

**Epreuve de terminale spécialité HLP**

Texte référent : **Annie ERNAUX**, *La Femme gelée*, 1981

Un mois, trois mois que nous sommes mariés, nous retournons à la fac, je donne des cours de latin. Le soir descend plus tôt, on travaille ensemble dans la grande salle. Comme nous sommes sérieux et fragiles, l'image attendrissante du jeune couple moderno-intellectuel. Qui pourrait encore m'attendrir si je me laissais faire, si je ne voulais pas chercher comment on s'enlise, doucement. En y consentant lâchement. D'accord je travaille La Bruyère ou Verlaine dans la même pièce que lui, à deux mètres l'un de l'autre. La cocotte-minute, cadeau de mariage si utile vous verrez, chantonne sur le gaz. Unis, pareils. Sonnerie stridente du compte-minutes, autre cadeau. Finie la ressemblance. L'un des deux se lève, arrête la flamme sous la cocotte, attend que la toupie folle ralentisse, ouvre la cocotte, passe le potage et revient à ses bouquins en se demandant où il en était resté. Moi. Elle avait démarré, la différence.

Par la dînette. Le restau universitaire fermait l'été. Midi et soir je suis seule devant les casseroles. Je ne savais pas plus que lui préparer un repas, juste les escalopes panées, la mousse au chocolat, de l'extra, pas du courant. Aucun passé d'aide-culinaire dans les jupes de maman ni l'un ni l'autre. Pourquoi de nous deux suis-je la seule à me plonger dans un livre de cuisine, à éplucher des carottes, laver la vaisselle en récompense du dîner, pendant qu'il bossera son droit constitutionnel. Au nom de quelle supériorité. Je revoyais mon père dans la cuisine. Il se marre, « non mais tu m'imagines avec un tablier peut-être ! Le genre de ton père, pas le mien ! ». Je suis humiliée. Mes parents, l'aberration, le couple bouffon. Non je n'en ai pas vu beaucoup d'hommes peler des patates. Mon modèle à moi n'est pas le bon, il me le fait sentir. Le sien commence à monter à l'horizon, monsieur père laisse son épouse s'occuper de tout dans la maison, lui si disert, cultivé, en train de balayer, ça serait cocasse, délirant, un point c'est tout. À toi d'apprendre ma vieille. Des moments d'angoisse et de découragement devant le buffet jaune canari du meublé, des œufs, des pâtes, des endives, toute la bouffe est là, qu'il faut manipuler, cuire. Fini la nourriture-décor de mon enfance, les boîtes de conserve en quinconce, les bocaux multicolores, la nourriture surprise des petits restaurants chinois bon marché du temps d'avant. Maintenant, c'est la nourriture corvée.

Je n'ai pas regimbé, hurlé ou annoncé froidement, aujourd'hui c'est ton tour, je travaille La Bruyère. Seulement des allusions, des remarques acides, l'écume d'un ressentiment mal éclairci. Et plus rien, je ne veux pas être une emmerdeuse, est-ce que c'est vraiment important, tout faire capoter, le rire, l'entente, pour des histoires de patates à éplucher, ces bagatelles relèvent-elles du problème de la liberté, je me suis mise à en douter. Pire, j'ai pensé que j'étais plus malhabile qu'une autre, une flemmarde en plus, qui regrettait le temps où elle se fourrait les pieds sous la table, une intellectuelle paumée incapable de casser un œuf proprement. Il fallait changer. À la fac, en octobre, j'essaie de savoir comment elles font les filles mariées, celles qui, même, ont un enfant. Quelle pudeur, quel mystère, « pas commode » elles disent seulement, mais avec un air de fierté, comme si c'était glorieux d'être submergée d'occupations. La plénitude des femmes mariées. Plus le temps de s'interroger, couper stupidement les cheveux en quatre, le réel c'est ça, un homme, et qui bouffe, pas deux yaourts et un thé, il ne s'agit pas d'être une braque. Alors, jour après jour, de petits pois cramés en quiche trop salée, sans joie, je me suis efforcée d'être la nourricière, sans me plaindre.

« Tu sais, je préfère manger à la maison plutôt qu'au restau U, c'est bien meilleur ! » Sincère, et il croyait me faire un plaisir fou. Moi je me sentais couler.

**Question de réflexion philosophique :**

**« L'éducation suffit-elle à nous émanciper ? »**

## Proposition de corrigé :

Présentation  
et analyse de  
la question,

Mes  
réactions.

Mes  
définitions

Formulation  
d'un  
problème

On nous demande ici si l'éducation suffit à nous émanciper. La question peut paraître étrange puisqu'on ne voit pas de prime abord une différence entre éducation et émancipation. Les deux termes en effet désignent la prise d'autonomie d'un individu vis-à-vis de contraintes ou de tutelles qui le tenaient prisonnier de quelque chose ou de quelqu'un. Ainsi, l'éducation (du latin *educare*) désigne la sortie de l'ignorance tandis qu'émanciper, désigne littéralement *le fait de ne plus être tenu par la main* (le *e* est ici privatif devant *manucapare* signifiant « prendre par la main ») On sait en effet que l'achat des esclaves jadis se faisait en les prenant justement par la main. Education et émancipation tendent ainsi tous les deux vers la même fin, la libération.

Pourtant, l'intitulé demande si l'éducation « suffit » à cette émancipation comme si une émancipation aboutie nécessitait autre chose que la seule éducation. Cela voudrait-il dire que l'éducation est un moyen nécessaire mais non suffisant à l'émancipation d'un peuple ou d'un être ? Que faut-il de plus alors ? Y a-t-il dans le processus d'émancipation d'un être un effort supérieur à celui d'être éduqué ? Telle sont les questions auxquelles nous répondrons ici.

Présentation  
de l'étape 1

Nous montrerons dans un premier temps que l'éducation est la condition nécessaire de tout mouvement d'émancipation.

Pourquoi l'éducation existe-t-elle ? Pour permettre aux hommes de sortir de l'ignorance qui est, reconnaissons-le, l'état naturel de l'existence humaine. Comme Platon le signalait déjà dans son allégorie du livre VII de *République*, le monde naturel qui ne connaît pas encore l'éducation est semblable à une caverne où nous sommes tous prisonniers. Nous voyons autour de nous la vie se dérouler, des actions se produire mais sans comprendre ce qui se passe, comme si nous étions les observateurs passifs d'un drame où nous ne prenons aucune part. Dans l'allégorie, les prisonniers sont en effet immobilisés et attachés, rendus impuissants à tourner la tête pour découvrir que certains projettent à leur insu un théâtre d'ombres que ces prisonniers confondent avec la réalité, avec le monde réel. Mais, écrit Platon si l'un des prisonniers est éduqué alors il brisera ses chaînes, découvrira le subterfuge de son asservissement et n'aura de cesse de vouloir sortir. Sortir de la caverne. Sortir de l'ignorance. Sortir de soi pour se dépasser enfin et s'émanciper des fausses perceptions dans lesquelles les manipulateurs du fond de la caverne enfermaient jusqu'ici les prisonniers.

S'émanciper en effet, c'est briser une chaîne, c'est *lâcher la main* d'un tuteur pour poursuivre seul le chemin de l'existence. Seul ? Pas vraiment. L'éducation nous nourrit de lectures, de discussions, de questionnements et de règles qui viennent toujours d'autres que nous, l'ensemble de ces auteurs et artistes qui nous ont rendus plus riches de les avoir lus, étudiés, côtoyés. On n'est plus jamais seul lorsqu'on est éduqué. Et c'est pour cela que l'on n'a plus peur de s'émanciper. Car c'est bien la peur et peut-être la paresse qui expliquent qu'un si grand nombre d'individus restent si longtemps mineurs écrit Kant dans *Réponse à la question Qu'est-ce que les Lumières ?* Et c'est l'éducation scolaire républicaine, l'intégration de méthodes et de principes qui permettront un jour à ce peuple de s'émanciper de ses propres tuteurs. Tel est l'objectif des philosophes des Lumières que de favoriser par les livres le vaste mouvement d'émancipation de l'humanité qu'amorcera la révolution de 1789.

Déjà dans le *Ménon* d'ailleurs, Platon proposait un autre récit où Socrate faisait la rencontre d'un jeune esclave. Très vite, alors que l'esclave de son ami Ménon est ignorant, Socrate va initier ce dernier à la géométrie. De leçons en discussions, le jeune esclave découvre la puissance de l'esprit humain lorsqu'il est conduit par des règles et des méthodes que l'éducation du maître peut prescrire. Très vite aussi naît dans l'esprit de cet esclave le désir de poursuivre ses leçons, d'enrichir encore son éducation jusqu'à désobéir aux lois de la cité qui interdisaient alors aux esclaves le droit d'être enseignés.

L'éducation est donc bien la condition nécessaire de l'émancipation parce qu'elle est toujours pour tout individu la promesse d'une sortie de son état, de sa condition première afin d'envisager la création par soi-même des conditions de sa propre existence. Pourtant, il nous faut voir maintenant si cette condition nécessaire est suffisante.

Si l'éducation est la condition nécessaire de toute émancipation, nous montrerons maintenant qu'elle est une condition insuffisante.

Cet esclave en effet que Socrate a enseigné, sera-t-il affranchi par la cité ? Non. Socrate lui-même sera mis en procès et condamné à mort pour son geste d'émancipation. C'est Socrate lui-même d'ailleurs que Platon met en scène dans son allégorie, c'est ce prisonnier libéré qui veut à son tour libérer les autres prisonniers et qui finit par être tué par ses semblables. Cela signifie donc que l'émancipation aboutie implique l'éducation mais aussi et surtout le recours à la loi politique, à la loi sociale, sans lesquelles l'éducation reste insuffisante. L'émancipation est ainsi et avant tout un acte juridique qui soustrait par exemple par la loi un mineur à la puissance parentale ou à sa tutelle afin de le rendre capable d'accomplir tous les actes de la vie civile nécessitant la majorité légale : gérer ses biens, percevoir ses revenus, réaliser des actes d'administration. Il n'y a donc pas d'émancipation sans une évolution de la loi.

Dans le texte d'Annie ERNAUX par exemple, les deux protagonistes sont tous les deux éduqués comme un « jeune couple modern-intellectuel ». La femme est enseignante, enrichie certainement de diplômes et pourtant, c'est elle seule qui « se lève, arrête la flamme sous la cocotte » et se trouve « midi et soir » « seule devant les casseroles. »

Cette femme est donc bien libérée de l'ignorance et autonome dans son statut de citoyenne, mais elle se sent « humiliée ». D'où vient l'échec de son émancipation ? D'une loi non écrite, celle d'une habitude culturelle millénaire qui l'enjoint à n'être qu'une femme au foyer. Certes, la loi politique la reconnaît égale à son mari dans ses droits de citoyenne. Pour preuve, l'article 3 du Préambule de la Constitution du 27 octobre 1946 stipule que « la loi garantit à la femme, dans tous les domaines, des droits égaux à ceux de l'homme » Pourtant, la loi sociale, la coutume, les mentalités enferment encore les esprits dans l'idée que c'est à elle que revient l'obligation de « tenir » sa maison, son foyer, à « éplucher des carottes, laver la vaisselle en récompense du dîner » pendant que le mari continue alors qu'il se trouve dans la même pièce à « bosser son droit constitutionnel ». Annie ERNAUX dénonce donc dans ce passage une certaine vision de la femme à travers le mythe de la mère admirable et de l'enfant parfait, vision largement développée dans les autres ouvrages de l'autrice. « L'une des conséquences de l'idéalisation de la mère est de fabriquer un monde traditionaliste qui évacue l'égalité des sexes en positionnant les femmes au foyer et les hommes dans le monde extérieur », expliquait à ce titre Elisabeth Badinter à Madame Figaro en février 2010, à l'occasion de la sortie de son livre *Le Conflit, la Femme et la Mère*.

Pire encore, Annie ERNAUX affirme que la femme moderne semble « consentir lâchement » (Ligne 6) à cette discrimination lorsqu'elle montre la narratrice culpabiliser de n'être pas cette « bonne épouse » qu'attend la société en prenant la décision de se taire pour « ne pas être une emmerdeuse ». La société induirait ainsi les femmes à consentir à leur propre soumission.

Cette soumission insidieuse dicterait ainsi aux femmes depuis leur plus jeune âge une certaine manière de se comporter en les faisant culpabiliser d'être tiraillées entre l'impératif de liberté, qui est l'impératif des individus, et l'impératif de féminité, qui serait un impératif de soumission. Le paradoxe serait donc celui-ci : quand la femme joue le jeu de la soumission, la société nous dit qu'elle n'est pas assez libre. mais quand une femme choisit de vivre la liberté, sans jouer le jeu de la féminité, on va dire qu'elle est masculine, qu'elle n'est « pas belle », qu'elle n'est pas « charmante », qu'elle n'est pas « féminine » tel est peut-être l'insondable dilemme pour chaque femme aujourd'hui entre éducation et émancipation.

## Conclusion

S'il est difficile de sortir de la caverne de l'ignorance, il semble encore être plus difficile de sortir de la caverne des préjugés sociaux et sexistes. Le féminisme de l'autrice dans notre texte veut par l'intermédiaire de la littérature alerter l'opinion publique sur le fait que l'éducation intellectuelle ne suffit pas à réaliser pleinement l'émancipation de la femme. On sait que deux grandes visions de l'éducation partagent l'histoire de la philosophie. Ceux que l'on peut nommer les Républicains comme Kant ou encore Condorcet attribuent à l'éducation le rôle de former des citoyens, des individus qui trouveront leur place dans la société. C'est le cas pour notre narratrice d'avoir pu accéder ainsi à un statut citoyen et professionnel privilégié. Mais d'autres philosophes comme les romantiques, à l'instar de Rousseau ou de Goethe en Allemagne se préoccupent davantage dans l'éducation de l'épanouissement personnel de l'individu. Et sur ce point, notre narratrice a le sentiment d'avoir échoué.

L'éducation ne suffit donc à nous émanciper si la loi sociale -exprimée par le changement d'esprit et des mentalités de la société- ne vient pas compléter, appuyer la mission éducative. Malgré l'avancée incontestable des droits des femmes depuis un siècle, malgré l'extraordinaire message de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen de 1789, il faut encore se demander si la femme, en définitive, est bien un Homme comme les autres.

Novembre 2020